

1

- C'est un lieu chargé de votre passé. Les souvenirs ne manqueront pas de ressurgir. Notez-les, tenez un journal.

Au moment d'ouvrir la porte de l'appartement, les paroles que Pavla Lumírová, la trentaine finissante, diplômée en psychologie des accidentés, m'avait adressées à ma sortie de l'hôpital, m'étaient revenues en tête.

- Vous retrouverez bientôt l'usage de la mémoire comme celui d'un langage un peu oublié. Chaque pas que vous ferez dans ce sens deviendra un pas rapatrié. Un retour au pays!

Je m'étais presque attendu à l'entendre ajouter: bon voyage! Elle s'était contentée de sourire des yeux en me tendant un paquet.

J'ai vécu ici quelques mois avant mon accident. Mon nom figure encore dans l'entrée: Paul Fauster, 3^e étage. Les yeux mi-clos, je sonde chaque odeur, explore chaque rumeur d'étage comme celui d'un espace

autobiographique. Le soir, il me semble reconnaître la désolation des cris d'enfants qui s'appellent entre les parois vides des tours voisines. Dans la texture des signes, un visage émerge : le mien.

J'inspecte la penderie, mémorise les marques d'aliments stockés dans les placards. Surtout, j'examine les murs. Celui de la chambre salon s'orne du portrait photographique d'un homme, la quarantaine, le regard délavé, intense, dévoré de cette froide lumière mercurielle qu'irradient des cieux ultramarins. Je me surprends souvent à le saluer mentalement.

Le soir même, j'entrepris de ranger mes affaires. Je renverse mon sac en tirant sur la fermeture. Le paquet que Pavla m'a offert en sortant de l'hôpital s'échappe d'une poche et heurte bruyamment le sol. À l'intérieur, je découvre une ardoise magique. Un message est inscrit sur l'écran : *Bon voyage! Pavla.*

Quand je repense à Pavla, c'est cet instant, toujours le même, que je revois. Nous sommes seuls dans la chambre d'hôpital. Elle est assise à mon chevet. Elle lit. Dans la solitude, son visage de madone blonde prend un air grave, presque veuf. Ses yeux parcourent le livre sans détecter mon examen silencieux. J'attends qu'elle tourne la page, ils interceptent alors les miens.

- Vous devez éviter de parler. J'espère que cela fera l'affaire ?

Ce que je prends d'abord pour un carnet se révèle être une ardoise magique.

Elle sourit de ma surprise.

– Je suis désolée ! C’est tout ce que j’ai pu trouver.

Du bout de mon index, j’inscris un message. Elle se lève et m’apporte une serviette en cuir.

– Tenez, je vais vous aider.

Son contenu défile entre mes mains : une montre-bracelet, un stylo-plume et, dans la poche d’un portefeuille, une petite clef chiffrée.

Je l’interroge du regard.

– C’est à vous, Paul. Regardez.

Du pouce, elle indique mon nom, gravé sur le cuir intérieur de la serviette.

– Vous vous souvenez ?

Je repasse chaque objet sous mes yeux, et cette fois, pris d’une impulsion soudaine, je m’empare du stylo et de l’ardoise. Cette crispation dans les doigts, ce vertige dans la tête. Je me laisse aller contre l’oreiller, les yeux clos.

Elle me retire doucement le stylo des doigts, puis range sans bruit les affaires dans la serviette. Après l’avoir replacée dans son meuble, elle revient s’asseoir près de moi. Elle n’a laissé que l’ardoise magique sur le lit.

Je la lui tends avec le message, toujours le même, que j’y ai inscrit :

Je ne me souviens de rien.

Une clef ouvre la porte d’entrée. La deuxième, celle d’un garage vide et la troisième donne accès à la cave. La quatrième, la petite clef chiffrée, a échappé jusqu’ici

à mon investigation. Ce n'est pas celle de la boîte aux lettres. À ma demande, le lendemain, le concierge, qui en possédait un double, l'ouvrit pour moi. Elle était vide.

Il secoua la tête devant mon ardoise. Il ne prenait jamais en dépôt les colis ou les lettres d'un locataire. Je devais m'adresser au bureau de poste du quartier.

En m'offrant une ardoise magique, Pavla avait fait doublement preuve de perspicacité. C'était non seulement un habile outil de communication, bien plus efficace que des paroles, mais en provoquant le sourire, la vue de ce jouet pour enfants sages m'attirait également la bienveillance d'autrui.

Lorsque, déposant l'ardoise sur le guichet avec un bref résumé de ma situation, je vis le visage de la postière n'afficher aucune réaction, j'augurai cependant du pire. Il ne me restait plus qu'à visiter, un par un, tous les bureaux de poste de Prague. Elle secoua alors la tête en ouvrant la bouche. Nul son n'en sortit. Je suivis la direction de son regard, sans comprendre d'abord.

Elle m'indiquait, surprise, la petite clef chiffrée que j'avais posée avec mon portefeuille sur le guichet, puis me fit signe d'attendre.

Nous nous retrouvâmes peu après devant un mur quadrillé de boîtes postales. Sa main survola leurs numéros, colonne après colonne, comme les urnes d'un columbarium. Puis, poussant un soupir de soulagement, elle inséra ma clef dans l'une des boîtes.

J'en extirpai une large enveloppe.